

Andres Sàs est né le 25 juillet 1930 à Budapest et il passé une enfance sans histoire à Tolnanémedi (Hongrie). En 1944, il a été déporté à Auschwitz, puis à Buchenwald. Andreas a survécu aux sélections, aux marches de la mort et à un long voyage d'évacuation vers Theresienstadt. Il a été libéré le 8 mai 1945 par l'armée soviétique. Son père Josef est mort le 2 décembre 1944, son frère Janos le 23 janvier 1945, tous les deux à Dachau. La mère d'Andreas, Madame Katalin Sàs, née Rostos, a survécu à Auschwitz et a été l'une des rares survivantes de la famille. Andreas est retourné à Budapest après la libération. À l'automne 1956, après le soulèvement hongrois, il s'est enfui en Suisse et vit depuis lors à Berne. Il profite du soir de sa vie avec sa partenaire Maryse avec la même joie que celle qui avait baigné son enfance.

Et alors, j'ai commencé à raconter

ANDREAS SÀS

Mémoires de survivants de l'Holocauste



ANDREAS SÀS

Et alors, j'ai commencé à raconter

ANDREAS SÀS

Et alors, j'ai commencé à raconter

SÉRIE «MÉMOIRES DE SURVIVANTS DE L'HOLOCAUSTE»

- 1 NINA WEILOVÁ, Auschwitz, Matricule 71978
- 2 ERNST BRENNER, J'ai survécu à Theresienstadt
- 3 PETER LEBOVIC, Souvenirs de la plus longue année de ma vie
- 4 JAKE FERSZTAND, Enfance volée*
- 5 SIGMUND BAUMÖHL, Souvenirs d'enfance*
- 6 GÁBOR HIRSCH, De Békéscsaba à Auschwitz et retour
- 7 GÁBOR NYIRÖ, Le fardeau des souvenirs
- 8 IVAN LEFKOVITS, Bergen-Belsen, achevé – inachevé
- 9 ARNOST SCHLESINGER, Une jeunesse privée de liberté
- 10 HANA ET HANUŠ AREND, Témoignages de deux rescapés pragois de l'Holocauste
- 11 ANDREAS SÀS, Et alors, j'ai commencé à raconter
- 12 KLAUS APPEL, Un matin, ils étaient tous partis*
- 13 FABIAN GERSON, «... sans un adieu!»*
- 14 ANDRÉ SIRTES, En chemin
- 15 CHRISTA MARKOVITS, «J'ai toujours eu de la chance»
EVA ALPAR, Un destin de rescapée à Budapest*

PASSEURS DE MÉMOIRES, Histoire de la série,
traduite en partie dans des classes romandes

* Volumes publiés en juin 2017. Les autres volumes sont publiés en novembre 2017.
Tous les volumes sont disponibles gratuitement en format pdf.
Contact: Service historique DFAE.

IMPRESSUM

Edition originale de la série

«Memoiren von Holocaust-Überlebenden», 2009–2014

Publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung, Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique,
Université de Bâle.

© Ivan Lefkovits

Version française de la série publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung.



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Département fédéral des
affaires étrangères DFAE

**SCHULE
FÜR
GESTALTUNG
BASEL**

Lectorat et éditeurs responsables de la version française

Ivan Lefkovits et François Wisard

Zusammenfassung & Summary (à partir du français)

Caterina Abbati

Mise en page

Christine Jungo, Martin Sommer

Impression

Digitaldruck Buysite AG

© Pour la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Ivan Lefkovits



SOMMAIRE

Volume 11 de la série «Memoires de survivants de l'Holocauste»

Auteur

Andreas Sàs

Photos

Andreas Sàs

Titre original

Und dann begann ich zu erzählen (2011)

Traduction

Nathalie Bardill

Lectorat

Martine Berset, François Wisard

Premier tirage

2017

ET ALORS, J'AI COMMENCÉ
À RACONTER

Ma famille	7
Ròzsi néni	9
La famille Gombos	9
Getscho, Zsidò, Juif	11
La Hongrie sous Miklòs Horthy	12
De Tolnanémedi à Högyesz et ensuite à Kaposvår	13
De l'eau, de l'eau, de l'eau!	14
Auschwitz	14
Le camp des hommes	15
Le sort de mon frère et mon père	15
Le sort de ma mère	16
Les sélections	17
Les appels et les chefs de bloc	19
Buchenwald	19
Peur et faim	20
Résistance	20
Marche de la mort vers Theresienstadt	21
Retour à Budapest	22
Grandir en Hongrie	26
Fuite de la Hongrie, Vienne et Zurich	26
Travail de mémoire	26
Carrière à Hasler AG	27
Mariage et fondation d'une famille	27
Vie avec Maryse	29

SUR ANDREAS SÀS ET SON ATTITUDE VIS-À-VIS DE LA VIE	36
--	----

Zusammenfassung/Summary	38
-------------------------	----

ANNEXES	44
---------	----

Ce cahier a été conçu différemment que les récits précédents. En 2009, aux Archives d'histoire contemporaine à Zurich, Andreas Sàs¹ a raconté son histoire pour la première fois dans la forme d'une interview² avec le Dr. Daniel Gerson³ lors de la commémoration de la Journée internationale dédiée à la mémoire des victimes de l'Holocauste⁴. Après une consultation avec l'éditeur de cette série de cahiers, le Prof. Ivan Lefkovits, Andreas Sàs a enrichi le texte d'une série de documents et de photographies. D'autres compléments sont mentionnés dans l'annexe.

ET ALORS, J'AI COMMENCÉ À RACONTER

J'aimerais commencer par une question: À quoi pense-t-on quand on parle de se promener bras dessus bras dessous? Cela fait penser à quelque chose de positif dans toutes les langues et ce geste signifie l'amitié, l'amour et l'affection. Quant à moi, je me rappelle d'un évènement très concret qui est, de manière indélébile, associé à ma survie. Un jour des dernières semaines de la guerre – pendant une marche de la mort – je serais tombé et j'aurais été assassiné si mes amis me n'avaient pas soutenu de chaque côté. C'est seulement grâce à leur aide que j'ai pu franchir la dernière étape jusqu'à l'«enwagonnement».

Quand les déportations ont commencé en Hongrie pendant l'année 1944, j'avais juste quatorze ans. Plus ou moins un an après, j'ai été libéré à Theresienstadt. Je me souviens toujours très vivement de tout ce qui s'est passé à l'époque et ces mémoires m'affectent encore. Il m'a fallu des décennies jusqu'à ce que je réussisse à mettre mon histoire par écrit.

Pendant l'interview en 2009, j'avais surtout parlé de mon propre sort. Mais j'ai réalisé que – pour ce cahier – je devais aussi inclure les personnes qui n'ont pas survécu et qui ne peuvent plus en parler elles-mêmes. Je mentionne aussi des personnes qui sont mortes avant l'Holocauste.

MA FAMILLE

Mes grands-parents du côté paternel (Jozefa et Abraham) venaient de la région de Budapest et mes grands-parents du côté maternel (Ilona et Salomon) venaient du Sud de la Hongrie. Je ne me rappelle guère de la génération de mes grands-parents. Ils sont morts avant que la persécution des Juifs commence.

J'ai grandi à Tolnanémedi dans un petit village hongrois avec mes parents et mon frère. Ma mère s'appelait Katalina, surnommée Kato. Elle avait un frère et deux sœurs: Ernő, Vilma et Rözsi. Mon père s'appelait



Mes parents et Jancsika (j'étais déjà né à ce temps-là, mais je ne figure pas sur la photo. Probablement je dormais).



Mon père avec Jancsika et moi.

Jozsef et avait un frère (Lipót). Il était un médecin de campagne reconnu et apprécié. Mon frère était mon aîné de trois ans et s'appelait Janos, Johann en allemand, et nous lui disions Jancsika. Pour être complet, je note que mon nom de naissance est András et que ma famille m'appelait Bandi.

Je me souviens de Jancsika comme d'un garçon adorable, beau et gracieux et, déjà par son âge, il était mon modèle. Nous jouions ensemble et nous avons une enfance heureuse jusqu'au début de l'Holocauste. Nous vivions en paix et dans le bonheur.

Je n'ai pas beaucoup de photos de cette époque.

RÒZSI NÉNI

J'ai aussi deux photos d'un membre de la famille dont je garde un bon souvenir, Nagy-Ròzsi néni (Sándor Àrminné). Quand je pense à elle, je me rappelle des goûtes fréquents composés de kouglof et de café. Ròzsi néni m'a souvent dépannée. Une fois, en faisant un tour à vélo, je suis tombé dans l'eau (vélo inclus) et je suis arrivé chez elle trempé jusqu'aux os. Elle a lavé mes habits, les a séchés et repassés et m'a ainsi épargné la situation embarrassante qui m'aurait attendu à la maison.

Nous vivions ensemble avec Ròzsi néni et beaucoup d'autres au ghetto de Högyész. Lors de la déportation, on nous a transportés dans le même wagon à bestiaux. Les wagons étaient surnommés «Bocipullman», Boci étant le terme affectueux pour un veau en hongrois. Ròzsi néni a été tuée dans les chambres à gaz d'Auschwitz en 1944.

LA FAMILLE GOMBOS

Beno et Eszter Gombos ne font pas partie de ma parenté directe, ce sont les parents de Wanda, ma première femme. Beno avait fait ses études à l'école polytechnique d'Eötvös et est devenu ingénieur en mécanique. Les deux ont survécu à l'Holocauste, Beno est mort en 1956 et Eszter en 1959. Wanda (née en 1936) est partie en Suisse, à Genève, sans ses parents, où



Jancsika et moi avec notre chien.



Une photo «élégante» de Jancsika et moi.



Ma mère Katalina Sàs-Rostos sur une photo prise après la guerre.



Sándor Árminné, née Benedikt (Nagy-Rózszi néni) à 40 et à 60 ans.



Beno et Eszter Gombos, parents de Wanda, ma première épouse.



deux membres de la famille (Bandi et Zézi Troppauer) l'ont affectueusement prise en charge.

Les chemins de Wanda et moi-même se croisent seulement en Suisse. Je parle de Beno et d'Esther qui figurent en dehors de mon récit chronologique parce qu'ils sont du même âge que mes parents et qu'ils sont les grands-parents de mes enfants.

GETSCHO, ZSIDÒ, JUIF

J'avais peut-être sept ans quand j'ai entendu quelqu'un m'appeler «Getscho». Cela est une extension du mot «Zsidó» – Juif en hongrois. C'était la première fois que j'ai constaté que quelque chose n'allait pas et que quelques personnes nous considéraient comme «intrus».

Malgré ces signes, nous avons encore vécu plusieurs années calmes. Le deuxième incident a eu lieu à mon entrée au gymnase à Gyönk, une petite ville où vivaient beaucoup de concitoyens souabes, d'origine allemande et immigrés en Hongrie au 18^e siècle. Là, un garçon m'a giflé sans aucune raison et a disparu avant que j'aie pu rendre le coup. Il m'avait battu parce qu'il savait que j'étais juif – cela lui suffisait.

Après deux ans au gymnase à Gyönk, je suis entré au gymnase à Bonyhád. Mon frère Jancsika y allait aussi. Bien que Gyönk et Bonyhád soient proches l'un de l'autre, une ambiance paisible et agréable régnait dans l'école. Je suis reconnaissant que nous ayons pu au moins passer ces années-là en tranquillité.

La Hongrie resta comparativement calme jusqu'à la prise du pouvoir par les Allemands en mars 1944. Bien entendu: calme pour la population «générale» et plus ou moins calme pour la population juive. Nous ne remarquions rien du régime nazi dans notre petit village. La radio certes transmettait des discours incendiaires mais il n'y avait pas de télévision et peu de journaux illustrés.

En 1943, mon père, n'ayant pas encore 50 ans, a été appelé au service militaire comme réserviste (médecin). Il a reçu un uniforme d'officier et a

été cantonné dans une petite caserne tranquille. Il pouvait faire des excursions et il n'entendait rien des persécutions. Rétrospectivement, je trouve cela incroyable. Mais d'autres endroits n'étaient pas aussi confortables pour les Juifs. Notre parenté à Budapest n'osait plus partir en vacances. Au lieu de cela, elle nous venait nous rendre visite à Tolnanémedi. Mais cela était la seule restriction, plutôt mineure.⁵ Les premières et deuxièmes lois anti-juives introduites dans les années précédentes ont imposé de grandes restrictions à la vie professionnelle de la population juive. Mais je ne vais pas en parler ici.

Je me souviens que l'arrivée des Allemands en mars 1944 a mis fin à cette ambiance tranquille. Le premier signe de cette arrivée était les nombreux avions que nous voyions et entendions passer et nous avons bientôt appris ce qui s'était passé.

LA HONGRIE SOUS MIKLÓS HORTHY

En avril 1944, la situation au front était ainsi que l'armée allemande avait été repoussée jusqu'en Roumanie par l'Armée rouge. Ceci démontrait que la Hongrie pourrait devenir une relativement grande zone de combat. Le Régent hongrois, Miklós Horthy, avait reconnu depuis longtemps ce danger et essaya de sortir de la guerre. Il a mené dans ce but plusieurs négociations secrètes avec les Anglais et les alliés occidentaux. Les Allemands ont découvert son intention et l'en ont empêché en occupant la Hongrie le 19 mars 1944.⁶

Peu après, Eichmann est arrivé en Hongrie et a réalisé son dernier «grand coup»: le dernier chapitre de la solution finale. Grâce à la collaboration et à l'antisémitisme de l'Etat hongrois, Eichmann a pu exécuter la solution finale sans problème ni accroc.

Le Régent Miklós Horthy et son entourage ont tout de même sauvé environ 200 000 Juifs, la plupart établis à Budapest. Ce n'est pas clair si Horthy agissait sur pression internationale ou si cette démarche a été convenue avec Eichmann. Il est un fait que le rapide établissement de

ghettos par Horthy a épargné beaucoup de Juifs de la déportation et que ces Juifs ont survécu la fin de la guerre.⁷

Malheureusement, la plus grande partie de la population juive – on parle d'environ un demi-million de Juifs – n'a pas pu échapper la machinerie de mort. En quelque mois, les Juifs de nombreux villages et petites villes ont été rassemblés et ont ensuite été détenus dans des lieux de rassemblement plus grands et ils attendaient leur déportation dans ces ghettos.

DE TOLNANÉMEDI À HÖGYESZ ET ENSUITE À KAPOSVÀR

Le du 9 mai 1944, on nous a ordonné de quitter notre maison le lendemain matin en emmenant au maximum deux valises. Environ 25 Juifs vivaient à Tolnanémedi et tous attendaient devant leur maison. Une charrette tirée par des chevaux est venue les chercher. Tout cela se passait dans une atmosphère paisible, peut-être même joyeuse. Les paysans nous ont aidés à monter sur la charrette et nous sommes partis. Quand nous avons été déportés quelques semaines plus tard avec les wagons de bestiaux, nous avons réalisé la différence entre ces deux adieux. Notre destination était Högyesz. Je ne me rappelle plus combien de temps nous sommes restés à Högyesz, ni où nous logions. Mais je me souviens que mon père pouvait encore aller visiter quelques patients.

Au début, les conditions de vie étaient bonnes, mais elles détérioraient à chaque changement. De Högyesz, le voyage a continué à Kaposvár, à 40 kilomètres de Högyesz, la dernière étape en Hongrie.

Les trains de déportation ont été composés à Kaposvár. À notre arrivée, on nous a emmenés à un point de rassemblement près de la gare. C'était une place énorme (au moins à mes yeux, elle le semblait) remplie de personnes qui attendaient. Quelques milliers de personnes de différentes parties du pays y étaient rassemblées. Elles ont ensuite été déportées avec un ou deux trains.

DE L'EAU, DE L'EAU, DE L'EAU!

Au moment de la déportation, nous avons encore nos valises et un peu de nourriture. Nous avons aussi de l'eau, mais c'est l'eau qui a manqué en premier. Le transport a duré plusieurs jours, mais j'en ai oublié le nombre exact. Les jours de déshumanisation ont creusé un trou dans notre mémoire. Ces journées étaient horribles. Le transport a eu lieu à la mi-mai et il faisait très chaud. Nous ne recevions plus d'eau ni de nourriture. La nourriture était secondaire, c'était la soif qui nous tourmentait. Chaque fois que le train s'arrêtait, on entendait: de l'eau, de l'eau, de l'eau!

Nous ignorions la destination de notre voyage. Nous ne savions rien sur l'existence d'Auschwitz, nous n'en connaissions même pas le nom. Mais nous pressentions le danger dans lequel nous nous trouvions. On pouvait le déduire de la façon dont ils nous traitaient.

AUSCHWITZ

Ce devait déjà être la deuxième moitié de mai lorsque nous sommes arrivés à Auschwitz. Il y avait quelques morts dans notre wagon. Après en être descendu, nous avons vu qu'il y avait aussi des personnes décédées dans l'autre wagon. Les cadavres ont été emmenés au crématoire. Pour tous les autres, la première sélection a commencé.

Ma mère, mon père, mon frère et moi avons eu beaucoup de chance et nous avons passé cette première sélection. Les docteurs de la sélection (un d'entre eux devait être docteur Mengele, mais à l'époque, nous ne connaissions pas encore son nom) ont envoyé les personnes à gauche ou à droite. Gauche signifiait l'arrêt de mort, mais nous quatre, nous allions à droite. Nagy-Ròzsi néni et beaucoup d'autres, la plupart des vieux amis, ainsi que personnes que nous avons rencontrées pendant le transport, ont été envoyés à gauche et se sont faits gazés le même jour. Ensuite, nous sommes entrés au camp et on nous a séparés. Ma mère est allée au camp des femmes et mon père, mon frère et moi au camp des hommes.

LE CAMP DES HOMMES

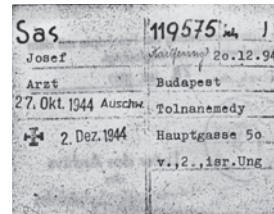
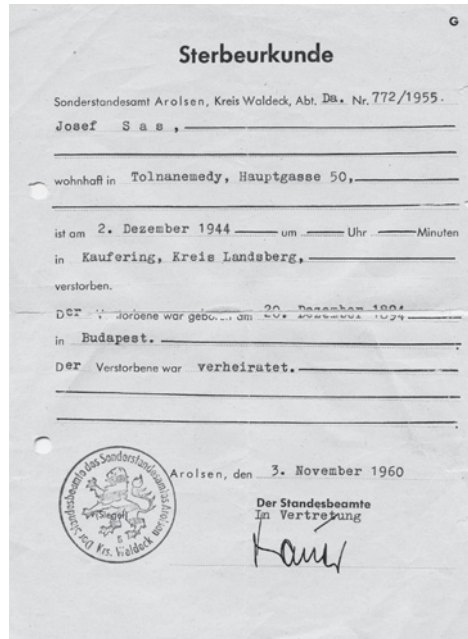
Je sais que dans ce récit, je dois parler d'Auschwitz et de ce qui s'y est passé. Mais je ne parviens pas à repenser à ces affreuses et cruelles conditions. Je me suis soumis, comme tous les autres, à ces conditions insupportables et mortelles mais, jusqu'à ce jour, j'en ai caché et réprimé les détails.

Les nazis n'ont pas réussi à atteindre leur but d'exterminer la population juive. Mais ils sont parvenus à leur but avec brio de tuer le plus possible de personnes en les faisant travailler jusqu'à la mort. Avec l'arrivée continuelle de nouveaux transports, le «matériel humain» abondait, et les nazis en ont pleinement tiré parti. Cela signifiait qu'il y avait très peu de nourriture. Nous avons toujours faim pendant cette année. La nourriture ne consistait en pratiquement rien, ce qui provoquait beaucoup de vols. Les seuls qui ne manquaient rien étaient les chefs de blocs et ils étaient indifférents au fait que les autres soient affamés et mouraient de faim.

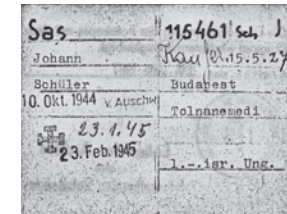
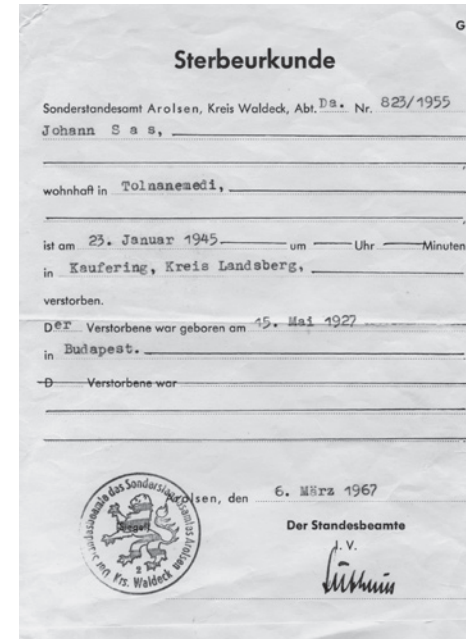
LE SORT DE MON FRÈRE ET MON PÈRE

Nous vivions au jour le jour. Nous savions qu'il y avait constamment des changements et des ordres de corvées. Et c'est ainsi, qu'un jour de septembre 1944, mon frère Jancsika a été emmené. Je ne l'ai plus jamais vu. Un mois plus tard, c'est mon père qui a été emmené. Lui aussi, je ne l'ai jamais revu. C'est après la guerre que j'ai appris que mon père était mort le 2 décembre 1944 et mon frère Jancsika le 23 janvier 1945. 18 jours plus tard, mon père aurait eu 50 ans.

Les Allemands tenaient une comptabilité exacte dans les camps de concentration. Sur des bouts de papiers, ils consignaient par écrit toutes données importantes. Pendant les dernières semaines de la guerre, avant la capitulation allemande, ils ont essayé de détruire les documents. S'il y a une chose dans laquelle les nazis ont échoué, c'est leur effort de masquer



Décès de mon père à Kaufering le 2 décembre 1944.



Décès de mon frère à Kaufering le 23 janvier 1945.

leurs crimes. La Croix Rouge et les Alliés ont recueilli tous les documents et les ont livrés au Service international de recherches à Arolsen, en République fédérale d'Allemagne. C'est en 1968 à Arolsen que j'ai appris les dates auxquelles mon père et mon frère sont décédés.

LE SORT DE MA MÈRE

Ce qui est arrivé à ma mère et à quelques femmes est une belle exception. Après avoir passé environ trois semaines à Auschwitz, elles ont été transportées dans la petite ville de Peters-Waldau, où elles ont dû travailler dans une usine de textile (comme tisserande) jusqu'à la fin de la guerre. Je ne dis pas qu'elles y vivaient dans le luxe, mais elles avaient davantage à manger que nous et vivaient en relative sécurité. Elles travaillaient avec des Allemands ordinaires et de temps en temps, une pomme de terre ou

une pomme roulait sur le sol dans leur direction. La distribution de repas était très stricte: la personne qui tenait la louche devait tourner le dos aux personnes qui attendaient pour qu'elle ne puisse pas voir si elle servait un ami et aurait pu lui donner davantage.

LES SÉLECTIONS

Ce chapitre est une rétrospective des quatre sélections que j'ai vécues au camp. La première sélection, que j'ai déjà décrite, a eu lieu à l'arrivée.

La deuxième sélection s'est passée devant une maison très longue. Nus, nous devions nous mettre en rang et les personnes qui semblaient encore aptes au travail étaient envoyées de l'autre côté. Là, nous devions former des rangs de quatre. D'un crayon à encre, on marquait ces personnes avec une grande croix sur le dos. Malheureusement, mon état de

santé ne suffisait plus pour être sélectionné comme apte au travail. La commission SS continua son parcours et quand elle se fut un peu éloignée, je me suis dit que je n'avais plus rien à perdre et j'ai couru de l'autre côté. Je me suis mis en rang et, à mon étonnement, j'ai senti comme l'homme derrière moi a dessiné une croix sur mon dos avec un crayon. C'est ainsi que je m'en suis sorti.

La troisième sélection était la plus étrange, je dirais presque la plus «amusante», car c'était pour moi un événement incroyable. Un commandant avait cloué une planche à un poteau d'un but de football en bois et on nous a ordonné (aux enfants) d'y marcher dessous. Ceux qui touchaient la planche avec leur tête étaient désignés comme assez grand et donc aptes au travail. Les plus petits devaient entrer dans la baraque tout proche. Beaucoup d'enfants étaient plus petits que la planche clouée et ne l'atteignaient pas, moi y compris. Il ne nous restait rien d'autre à faire que d'aller à la baraque. Lorsque nous nous trouvions à environ dix mètres de l'entrée, j'ai eu une idée géniale et j'ai sifflé très fort. A ce moment-là – sans nous être concertés – nous avons couru dans toutes les directions. Rien ne s'est passé et nous nous sommes cachés à l'intérieur du camp. Après un certain temps, nous en sommes ressortis l'un après l'autre. De nouveau, j'avais survécu une sélection.

La quatrième sélection était la pire de toutes et c'est elle qui pèse sur ma conscience. Ce jour-là, je travaillais dans un groupe sous la direction d'un gardien polonais. La sélection était très rapide et je ne l'ai pas passée. J'attendais déjà dans le local duquel les transports partaient pour les chambres à gaz. Et là, j'ai eu l'idée que peut-être le prisonnier polonais – tout de même chef d'un kommando de travail – pourrait m'aider. J'avais un bout de papier et un crayon et j'ai écrit un message très court. Ensuite, j'ai jeté le bout de papier par la fenêtre. Peu après, un SS est entré avec un jeune homme. Lui, il est resté à l'intérieur, et on m'a accompagné dehors. J'ignorais, à l'époque, cet échange cruel. Je l'ai seulement réalisé plus tard. Je ne pourrai jamais l'oublier et cela me tourmente toujours.

LES APPELS ET LES CHEFS DE BLOC

Chaque jour, il y avait des appels qui duraient plusieurs heures. Cela signifiait qu'ils comptaient les personnes chaque jour. Le nombre des personnes arrivées, gazées, présentes et détachées devait être exact. Souvent, le compte était erroné et nous devions attendre et attendre jusqu'à ce que le chiffre soit correct. Cela durait rarement moins que deux heures. Qu'il fasse froid ou qu'il pleuve, nous devions les endurer.

Dans chaque baraque, il y avait un chef de bloc et un ou deux suppléants. Les chefs de bloc étaient bien nourris et avaient assez de vêtements. Ils se sont généreusement servis du peu de nourriture qui devait être partagé. Ils ont aussi pris des biens que les gens devaient abandonner à leur arrivée à Auschwitz. Hélas, c'est comme ça. La rapacité existe partout.

BUCHENWALD

Mon père et mon frère avaient déjà quitté Auschwitz et, à fin décembre 1944, c'était mon tour. Nous devions sortir de nos baraques et, vêtus seulement de notre tenue de détenu légère et après avoir attendu longtemps, nous étions expédiés sur le transport. Je pensais que peut-être, je retrouverais mon père et mon frère. Je ne me souviens pas des détails de ce voyage. Je ne sais plus combien de kilomètres nous avons parcourus en train, et combien nous en avons faits à pied. On nous a emmenés à Buchenwald, où nous sommes arrivés à la fin janvier ou même début février. C'est beaucoup plus tard que nous avons appris qu'à notre arrivée à Buchenwald, Auschwitz avait déjà été libéré. Nous étions toujours détenus et nous avions froid et faim.

À Buchenwald, j'ai vécu quelque chose d'extraordinaire: parmi les milliers de personnes, j'ai aperçu un homme que je croyais connaître. Les deux, étant dans un état décharné, nous ne nous reconnaissons guère. C'était un parent du Sud de la Hongrie. Je lui ai demandé: «C'est bien toi,

Gabi?» et lui: «C'est toi, Bandi?». Après la guerre, j'ai revu la mère et la sœur de Gabi et je leur ai raconté cette rencontre. Gabi n'est plus rentré.

Souvent, à Buchenwald, nous étions allongés sur les lits en planches de bois et nous rêvions que nous étions en train de cuisiner. Il nous semblait inimaginable qu'un jour nous vivrions à nouveau en liberté, normalement, et avec la joie de manger.

PEUR ET FAIM

La peur et la faim étaient permanentes. Les pensées étaient concentrées sur la survie, mais aussi sur la mort. Beaucoup de personnes se sont suicidées. De tous les côtés, le camp était protégé par un grillage, apparemment sous une tension de 1000 à 2000 volts. Certains se sont tués en se lançant sur le grillage. Ils mouraient probablement rapidement. En outre, il y avait des chiens de gardes et des miradors avec des mitrailleuses.

La plupart des gens sont morts de faim. Entre les blocs énormes du camp, il y avait de larges chemins et, tous les jours, on sortait les morts avec des brouettes. Il en allait de la survie. Les pensées philosophiques n'avaient plus leur place. Nous pensions tout au plus à nos proches.

Le camp connaissait une seule monnaie précieuse – le morceau de pain. Chaque jour, nous recevions un petit morceau de pain – probablement la moitié de ce que nous aurions dû recevoir si personne n'avait volé le pain. Les chaussures étaient encore plus importantes que la faim. Des jours durant, on souffrait de la faim jusqu'à ce qu'on ait assez de bouts de pain pour pouvoir «acheter» des chaussures. Avoir des chaussures qui se faisaient pas mal, ou seulement des chaussures, était une des choses les plus essentielles.

RÉSISTANCE

Je me rappelle d'un seul moment de résistance non cachée: un jour, nous avons entendu des coups de feu provenant du crématoire. Des komman-

dos spéciaux travaillaient au crématoire. Il était composé de plusieurs personnes qui vivaient dans un bloc séparé et qui recevaient davantage à manger et à boire, et qui avaient davantage de vêtements. Mais après quatre mois environ, les membres du kommando étaient aussi gazés. C'était un de ces kommandos qui résistait au gazage et qui a attaqué plusieurs SS, qui s'est emparé de quelques armes et a lancé un ou deux SS dans le feu du crématoire. Cette fois-ci, c'était le kommando SS qui a reçu une leçon en brutalité.⁸

MARCHE DE LA MORT VERS THERESIENSTADT

À part les sélections, les marches de la mort étaient le pire, et le pire du pire était ceux vers la fin de la guerre. Leur objectif était d'éloigner du front les survivants car un territoire libéré signifiait aussi que les personnes aussi soient libérées. C'était là où j'ai été sauvé – bras dessus bras dessous – comme j'en ai parlé plus tôt.

Les trains et les marches d'évacuation partaient dans toutes les directions en fuyant le progrès des armées alliées. De Buchenwald, notre voyage allait vers Theresienstadt. Theresienstadt est à 60 km de Prague. Le voyage durait très longtemps, je ne sais plus combien de semaines ou de jours. Mais je sais que nous sommes arrivés à Theresienstadt quelques jours avant la libération de Theresienstadt par l'armée soviétique.

À cette époque, nous n'avions plus rien à manger. En route pour Theresienstadt, les SS nous ont permis de sortir des wagons pour manger de l'herbe. C'est intéressant que l'on puisse survivre en mangeant de l'herbe. Chacun d'entre nous était déjà voué à la mort. À notre arrivée à Theresienstadt, seules vingt personnes vivaient encore, vingt squelettes vivants. Je ne pouvais plus me lever. On nous a libérés, mais j'ai déliré pendant des jours. Ce n'est qu'une fois que le voile s'est levé que j'ai repris contact avec la réalité.

Après quelque temps, j'ai à nouveau réussi à m'orienter et je me suis adressé à l'administration du camp (le comité de rapatriement). Ce-

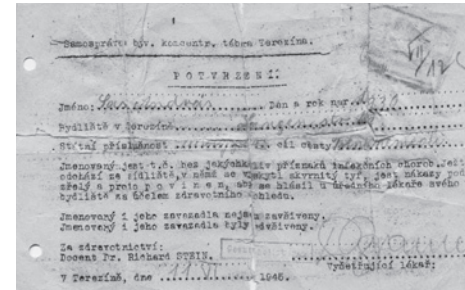
lui-ci avait commencé à organiser des transports de Theresienstadt en Hongrie.

RETOUR À BUDAPEST

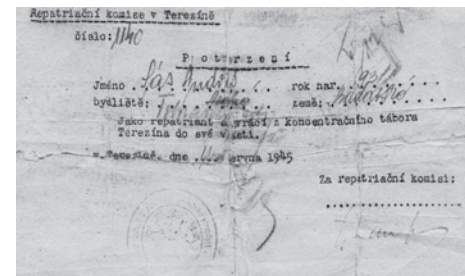
Après la guerre, quand l'Europe était encore toujours en ébullition, le voyage de Theresienstadt à Budapest a duré deux semaines entières. Normalement, ce voyage aurait duré moins que dix heures. Probablement, dû au chaos omniprésent, juste quelques trains pouvaient partir. À l'époque, on voyageait toujours dans des wagons à bestiaux, mais maintenant, ils étaient au moins couverts et nous étions moins nombreux. En outre, nous avions assez à manger. Dieu merci, la nourriture n'était malgré tout pas très abondante, car beaucoup de personnes mouraient parce que leurs corps décharnés ne supportaient plus la nourriture. J'ai eu la chance, pendant le voyage, que l'on m'ait dissuadé de trop manger. À mon arrivée à Budapest, j'ai immédiatement reçu de l'assistance médicale. Pendant un mois, peut-être même plus, je devais suivre un régime strict afin que mon corps se réhabitue à la nourriture. J'ai enfin pu retourner à mon village, où l'on s'est occupé de moi et, peu à peu, je suis revenu parmi les vivants.

À Budapest il y avait plusieurs services pour les arrivants. Quand un train entrait en gare, des jeunes personnes en vélo ont demandé si nous voulions informer quelqu'un. J'ai dit à un jeune homme qu'il devrait informer la sœur de ma mère et sa famille de mon arrivée. Mais cela a duré encore des heures jusqu'à ce que j'arrive chez ma tante.

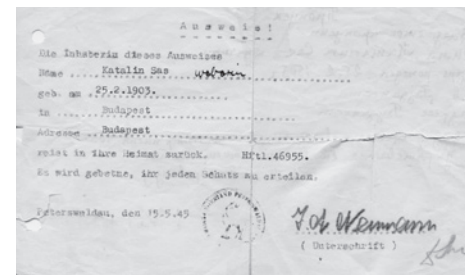
Après notre arrivée à Budapest, on nous a d'abord désinfectés, ensuite nous avons reçu de nouveaux vêtements et on nous a emmenés dans un centre où nous avons reçu un peu d'argent et un peu de nourriture. Quelques heures plus tard, j'ai pu acheter un billet de tram avec cet argent et ainsi rentrer chez ma famille. Là, j'ai appris que ma mère était arrivée avec un transport deux semaines plus tôt et qu'elle était déjà de retour au village et qu'elle tentait de régler les affaires.



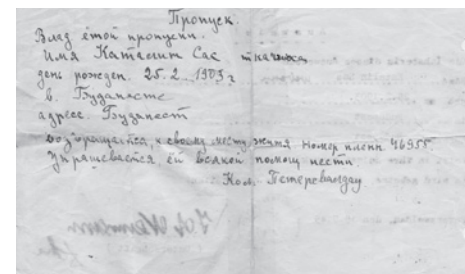
Confirmation de Theresienstadt qu'Andreas Sàs n'avait aucune maladie infectieuse (1^{er} juin 1945).



Document de rapatriement de Theresienstadt pour rentrer en Hongrie.



Pièce d'identité de ma mère pour la rentrée de Peterswaldan. Rajouté à la main: tisseuse.



Document d'accompagnement (en russe) qui permettrait à ma mère le libre passage pour son retour de Peterswaldan à Budapest (mai 1945).



Service militaire
en Hongrie
(1950–1953).

Dans notre village, il y avait quatre ou cinq familles juives et la maison où avait vécu ma famille était assez grande et très bien décorée. Au moment de la déportation, la maison était encore toute meublée. Mais en peu de temps, elle avait été saccagée. Les biens ont disparu dans toutes les directions et ma mère a commencé à les chercher et les rassembler après son retour. Les voisins la renseignaient avec empressement: «Lui, il a pris quelque chose et eux, ils étaient souvent dans votre maison». Un jeune médecin qui voulait succéder à mon père avait vécu dans une maison toute proche. Après la guerre, il vivait à Budapest et on a appris qu'il avait em-



Mon trajet
journalier en
vélo jusqu'à
l'EPF de Zurich.

mené le beau grand tapis à Budapest. Ma mère savait où il vivait et un homme costaud qui travaillait au bureau de mon oncle a dit: «Madame Sàs, je viens avec vous» et a pris une grande hache et a dit: «Alors, allons-y et récupérerons ce tapis». Ils ont ramené le tapis dans un état parfait. La famille de voleurs a été «convaincue».

L'histoire de notre maison était très mouvementée. Ma mère l'a vendue après la guerre et a utilisé l'argent pour restaurer un appartement endommagé par une bombe à Budapest. Ma mère et moi y avons vécu de 1946 à 1956. Notre maison a été convertie en un jardin d'enfants plus

tard. Au fil des décennies, j'y suis allé plusieurs fois et c'était toujours plus ou moins en ordre. Durant les trois dernières années, ils l'ont rénoveré et je suis très heureux que le jardin d'enfants soit dans ce bel état.

GRANDIR EN HONGRIE

Quand j'étais jeune, je n'ai jamais parlé de l'Holocauste et de mon passé. Nous vivions dans un pays communiste et je voulais vivre ma jeunesse comme tous les autres. De 1950 à 1953 j'ai servi dans l'armée hongroise.

FUITE DE LA HONGRIE, VIENNE ET ZURICH

De 1949 à 1956 et encore jusqu'au démantèlement du rideau de fer en 1989, la Hongrie était communiste et une dictature. Surtout de 1949 à 1956, c'était une terrible dictature. En 1956, quand la révolution a été écrasée, l'idée fondamentale des gens était: «Fuir vers la liberté». Ceci n'avait plus rien à faire avec le fait qu'on était juif. 200 000 personnes se sont enfuies à l'Ouest, dont 20 000 sont retournées en Hongrie peu après. Le 9 décembre, je me suis mis en route et je suis arrivé en Autriche trois jours plus tard. Une des premières stations après la fuite était Stegersbach, et puis Vienne et, en février 1957, je suis arrivé en Suisse. À Zurich, j'ai vécu avec Gábor Hirsch (voir cahier n°6 de cette série), Attila Szabo et Imre Tibor pendant un certain temps. J'avais l'âge pour m'immatriculer à l'EPF de Zurich.

TRAVAIL DE MÉMOIRE

Après la guerre, les premières années étaient les pires. Pendant environ 5 ans, j'avais d'innombrables cauchemars, je rêvais toujours de notre arrestation et qu'on nous emmenait à la chambre à gaz. C'était la première phase – le même rêve, pour des années.

Je pense que c'est le temps qui a le plus aidé à digérer le passé. Mais à chaque fois que je rencontre mes camarades d'infortune, c'est inévitable que nous parlions de nos expériences dans les camps de concentration. On ne peut pas vraiment digérer ce qui s'est passé, c'est impossible, et malheureusement, c'est aussi inoubliable.

Je ne sais plus si on m'avait demandé de parler des événements ou si j'ai commencé à en parler moi-même. Vers la fin des années septante – je travaillais à Berne chez Ascom – un de mes collègues a osé me demander et là, j'ai commencé à raconter. À mes enfants, j'en ai probablement trop parlé. Après quelque temps, ils disaient: «Apu, arrête, plus d'Auschwitz, plus de Shoah, n'en raconte plus».

À seize ou dix-sept ans, mon aîné a visité Dachau – pas à cause de son grand-père – et j'ai pensé éventuellement l'accompagner. Mais je n'y suis pas allé. Il y avait aussi beaucoup de personnes qui sont allées à Auschwitz, mais moi, je ne pouvais pas.

D'autres camarades ont souvent parlé de personnes qui avait été sauvées temporairement et qui sont mortes quand même. Moi aussi, j'aurais encore pu mourir à plusieurs occasions: qui mourait quand et comment, c'était une question de temps. Mais ça n'aide rien: Quand nous avons été libérés à Theresienstadt, des amis me disaient: «Tu sais que <X> est mort à cause de toi?»

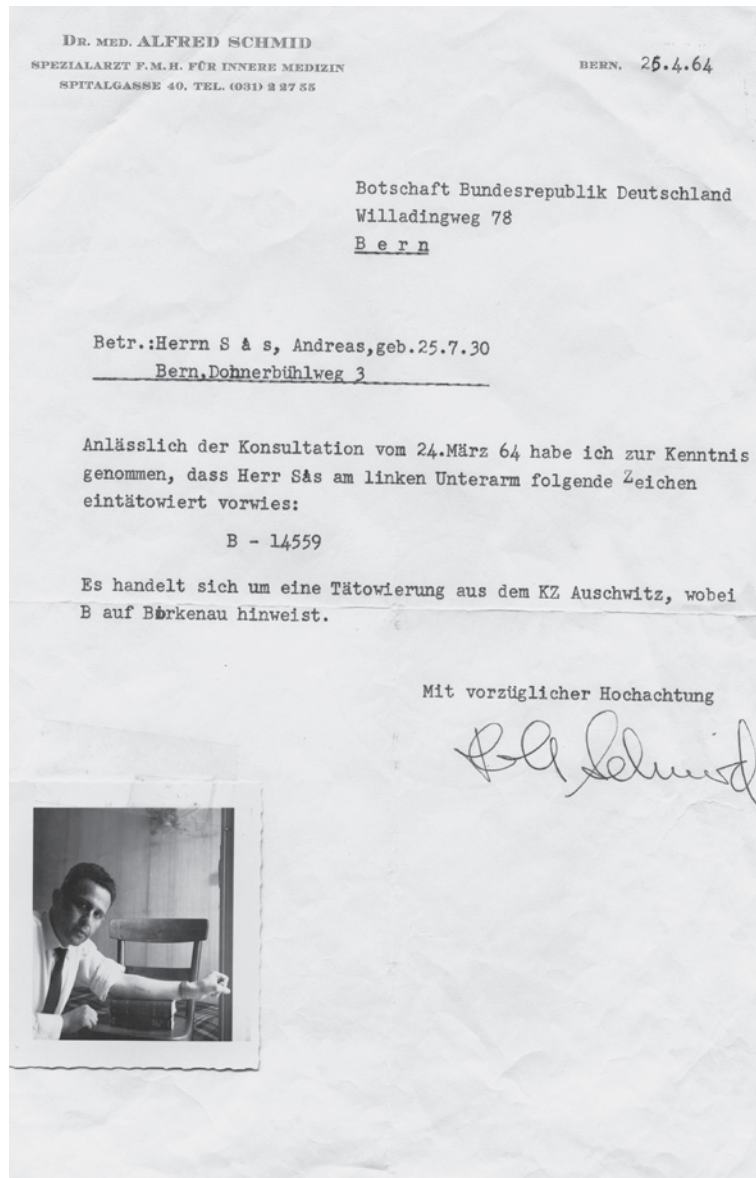
CARRIÈRE À HASLER AG

Après mes études à l'EPFZ, j'ai trouvé un bon emploi comme «Electronic Designer» chez Hasler AG et j'y ai travaillé jusqu'à ma retraite.

MARIAGE ET FONDATION D'UNE FAMILLE

Début 1965, Je me suis marié avec Wanda Gombos. Wanda avait fait des études en mathématiques et a trouvé un bon emploi chez IBM.

Nos deux enfants sont nés en 1968 et en 1972. L'aîné s'appelle Philippe, le cadet Roger. Le temps de leur enfance a passé si vite. Wanda a



J'ai fait effacer mon tatouage du camp de concentration.



Le jubilé des 25 ans chez Hasler AG.



Wanda Gombos-Sàs, la mère de mes enfants.

élevé nos enfants avec affection. Nous avons fait tout ce qui nous était possible pour nos deux fils.

Maintenant Phillippe, aussi bien que Roger, ont rencontré d'adorables compagnes. Phillippe et Verena vivent à Berne. Roger et Daniela (avec Mayan, Noah et Talia) vivent temporairement à Londres, mais nous les attendons bientôt de retour en Suisse.

Nous avons obtenu la nationalité Suisse en 1971. C'est ainsi qu'une nouvelle étape de notre vie a commencé: la vie d'un citoyen libre dans un pays libre.

Le cancer de Wanda – découvert en automne 1979 – était un coup du destin terrible pour toute la famille. Elle est morte bien trop tôt le 5 octobre 1986, au deuxième jour de Roch Hachana.

VIE AVEC MARYSE

Dans ma vie, j'ai connu plusieurs vicissitudes et en 2003, j'ai trouvé ma compagne Maryse. Nous nous connaissions déjà depuis des décennies, peut-être 30 ans, et nous nous étions très proches. Le moment décisif était venu en 2003 quand nous nous sommes à nouveau rencontrés à la



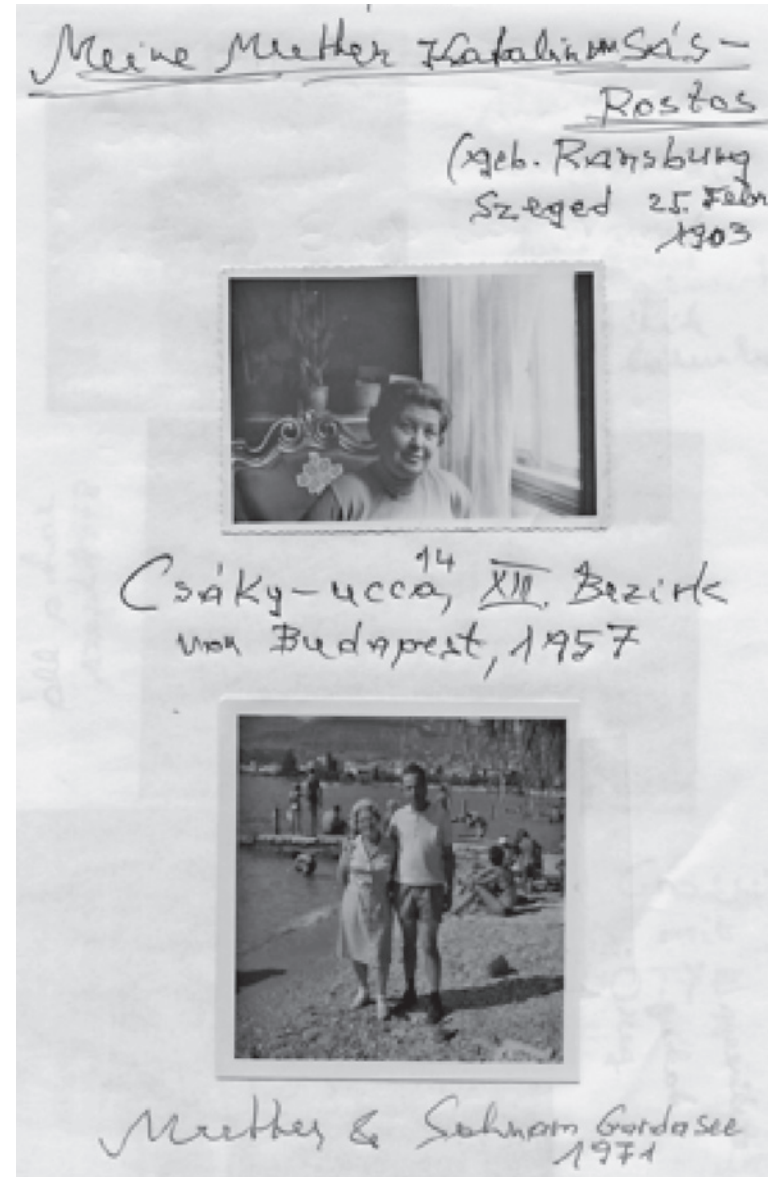
synagogue de Berne: Nous nous sommes mis à la recherche d'un appartement pour Michael, le fils de Maryse. Depuis ce moment, nous sommes devenus un couple inséparable. J'ai beaucoup de photographies de cette période de ma vie. J'en ai ajouté quelques-unes qui montrent Maryse et ma «nouvelle» parenté. Cette dernière partie de mes mémoires n'a pas de lien direct avec leur sujet central, mais j'ai une raison plus profonde pour parler de Philippe, de Roger et de Maryse: je veux m'exprimer, et c'est ça mon testament, que j'ai réussi à vivre une nouvelle vie. Mais je n'y suis pas arrivé seul, c'était grâce à l'amour et la compréhension de ma famille que j'y suis parvenu.



En voyage avec Maryse.



À gauche: Maryse, ma compagne.



Des photos de l'album d'Andreas Sàs.



Des photos de l'album d'Andreas Sàs.



Des photos de l'album d'Andreas Sàs.



Des photos de l'album d'Andreas Sàs.

SUR ANDREAS SÀS ET SON ATTITUDE VIS-À-VIS DE LA VIE

Chaque auteur de cette série de mémoires décrit son propre destin et ses expériences. Je connais Andreas Sàs en tant que personne adorable et sensible et quand j'ai lu le projet de ses mémoires pour la première fois, j'ai senti une forte connexion. Bandi (c'est comme cela que j'appelle Andreas) et sa mère ont survécu à l'Holocauste, alors que son frère aîné et son père ont été assassinés. Avec ma famille, c'était exactement la même chose: ma mère et moi avons survécu à cet enfer et mon frère aîné et mon père sont morts.

Mais il y avait un problème: Bandi n'était pas disposé à raconter librement. Et quand, enfin, il a commencé à en parler, il ne voulait pas mettre son récit par écrit avec «des détails». Son histoire était reconnaissable à ses contours, comme si quelqu'un avait intentionnellement dérégulé le mise au point d'un appareil photo. Comme camarade d'infortune, je me suis permis de le presser avec des questions, davantage qu'une personne «neutre» aurait osé le faire. Il a bien répondu aux questions, mais finalement, il a refusé et a noté que son médecin lui avait interdit de s'occuper de cette affaire. Cela nuirait à sa santé.

Malgré tout, il m'a livré un texte et je lui ai demandé s'il possédait quelconque documents de ce temps. Il a dit que non. J'ai persisté dans mes questions et il s'avéra qu'il avait gardé les actes de décès de son père et de son frère, ainsi que les papiers de libération de Theresienstadt et une carte de rapatriement. Enfin, Bandi a commencé à s'enthousiasmer pour le projet et a composé un album de photos annotées. Des pages et des pages. J'avais finalement réussi. J'ai intégré quelques-unes de ces photos dans ce cahier.

Bandi ne refoule pas le passé, il l'«esquive». Il ne regarde pas en arrière. Il connaît ses tourments intérieurs, mais il a réussi à vivre dans le présent et à trouver son bonheur au sein de sa famille et avec ses amis. Et moi,

l'éditeur, j'apprécie les mots qu'il m'a laissés avec son manuscrit: «Je suis content d'avoir participé».

IVAN LEFKOVITS



Maryse et Andreas.

ANDREAS SÀS

UND DANN BEGANN ICH ZU ERZÄHLEN

Andreas Sàs hat seine Geschichte erstmals 2009, anlässlich des Internationalen Holocaust-Gedenktages, erzählt. Das vorliegende Heft beruht auf dem damaligen Text, der mit ausgewählten Dokumenten und Fotos ergänzt worden ist.

Gleich am Anfang erklärt Andreas Sàs, welche Bedeutung die Wendung «Arm in Arm gehen» für ihn hat. Im Jahre 1945 überlebte er einen Todesmarsch nur deshalb, weil seine Freunde ihn von beiden Seiten stützten, und zwar mehrere Kilometer lang; wäre er zu Boden gefallen, hätte man ihn unweigerlich erschossen.

Andreas Sàs wurde in einem kleinen Dorf in südlichen Teil Ungarns geboren, wo sein Vater als Dorfarzt praktizierte. In einem nahegelegenen Dorf besuchten sein Bruder und er das Gymnasium. Bis zur Ankunft der Deutschen im März 1944 verlief seine Kindheit ruhig. Anfang Mai 1944 musste die Familie jedoch ihr Haus verlassen und in eine Kleinstadt umziehen, von dort in eine grössere Stadt, die an Bahngleisen lag. Er erinnert sich noch gut an die vielen durstigen Menschen, die nach Wasser schrien. Seine Familie ahnte, dass ihr schwere Zeiten bevorstanden, aber niemand hatte den Namen Auschwitz jemals gehört.

Andreas war gerade erst 14 Jahre alt, als er mit seinen Eltern und seinem Bruder nach Auschwitz-Birkenau deportiert wurde. Alle kamen durch die erste Selektion. Seine Mutter hatte Glück, da sie zwei Wochen später nach Peterswaldau in eine Textilfabrik verlegt wurde. Sein Bruder und sein Vater hingegen, die im September und Oktober aus Auschwitz evakuiert wurden, starben einige Wochen später in Dachau. Andreas Sàs überlebte vier Selektionen. Die letzte brannte sich in sein Gedächtnis ein. Er war in einem Raum eingeschlossen und hatte die Idee, den Namen seines Vaters und eines Polen, für den er bisher gearbeitet hatte, auf

einen Zettel zu schreiben und den Zettel aus dem Fenster zu werfen. Kurz darauf trat ein SS-Mann in Begleitung eines jungen Mannes in den Raum. «Der junge Mann blieb drinnen, während ich hinausgeführt wurde. Ich hatte keine Ahnung, dass es sich um einen Austausch handelte. Ich habe es erst später erfahren. Das kann ich nie vergessen, und es belastet mich bis heute.»

Andreas Sàs erinnert sich an manche Erlebnisse und belastende Situationen, die er in Auschwitz-Birkenau und Buchenwald durchstehen musste: die Appelle, die allgegenwärtige Angst, den Verrat, den Widerstand, besonders aber den Aufstand des Sonderkommandos in Birkenau. Von Buchenwald kam er nach Theresienstadt, bis er nach dem Krieg nach Ungarn repatriert wurde. Mit seiner Mutter verliess er das Dorf, in dem sie früher gelebt hatten, und liess sich in Budapest nieder. Bald flüchteten sie jedoch nach Österreich und im Dezember 1956 in die Schweiz. In Zürich schloss er sein Studium ab und war danach viele Jahre bei Ascom in Bern angestellt.

Zu dieser Zeit, gegen Ende der 1970er Jahre, hat Andreas Sàs angefangen, über das Erlebte zu sprechen. Aus den Reaktionen seiner Kinder schloss er, dass er ihnen wohl zu viel erzählt hatte. Und dennoch verfolgten ihn seit der Befreiung Alpträume und die Erinnerung an die Gaskammern im Schlaf. Er hat es nicht über sich gebracht, sich wieder nach Auschwitz-Birkenau zu begeben.

Am Ende seines Berichts bringt Andreas Sàs seine uneingeschränkte Bewunderung für Menschen wie den Schweizer Carl Lutz oder den Schweden Raoul Wallenberg zum Ausdruck, die in Budapest Tausenden von Menschen das Leben retteten.

ANDREAS SÀS

HOW I BEGAN TO TELL MY STORY

In 2009, Andreas Sàs agreed to talk about his experiences before local school students during Holocaust Remembrance Day. This book is based on his presentation, to which a series of documents and photographs have been added.

Right from the start, Andreas Sàs explains what the expression «Arm in Arm gehen» (to walk arm in arm) means to him, quite literally. He survived a death march in 1945, only because he was able to lean on two comrades who supported him on either side, for several kilometers. Falling would invariably have meant death by shooting.

Andreas Sàs was born in a village in southern Hungary where his father was country doctor. He left home with his brother in order to attend the gymnasium in a nearby small town. His childhood was fairly uneventful, until the Germans arrived in March 1944. At the beginning of May, his family – mother, father, brother and himself – was forced to move and resettle, first in a small town, then in a larger town located near main railway lines. It was very hot outside, and he remembers seeing thirsty people repeatedly asking for water. His family knew that hard times lay ahead, but they didn't know Auschwitz even existed.

When Andreas was deported to Auschwitz-Birkenau with his parents and his brother, he was barely 14 years old. The entire family passed the first selection. Two weeks later his mother was lucky enough to be sent to a garment factory in Peterswaldau. His father and his brother, however, were evacuated from Auschwitz in September and in October 1944, and they both died at the Dachau concentration camp a few weeks later. Andreas Sàs survived four selections. The last one is stuck forever in his memory. Locked in some kind of room, it occurred to him to write down his father's name and the name of a Polish man he had been working for

on a slip of paper, and to throw it out of the window. Shortly after, an SS-man entered the room, next to him a young man. «The young man stayed inside, while I was made to leave the place. I didn't know until later that we had been exchanged. This is something that I have not been able to forget, not until this day.»

Andreas Sàs recalls various events, situations he had to endure in Auschwitz-Birkenau and Buchenwald: the roll calls, the omnipresent fear, the betrayals, the resistance, particularly the Sonderkommando revolt in Birkenau. From Buchenwald he was sent to Theresienstadt and finally repatriated to Hungary after the end of the war. He left his hometown in 1946 with his mother and relocated in Budapest. Soon enough they left again for Austria, then for Switzerland in 1956. He completed his studies in Zurich and was then employed by Ascom in Bern for many years.

In his Ascom years – in the late seventies – Andreas Sàs began talking about what he had gone through in the camps. As for his two sons, Philippe and Roger, and judging by their reactions, he feels he has said too much. But then, for several years since liberation, nightmares and gas chambers haunted him in his sleep. And he never could make up his mind to return to Auschwitz-Birkenau.

The final pages of his narration deal with his admiration for men like Carl Lutz from Switzerland, and Raoul Wallenberg from Sweden, who saved many thousand lives in Budapest.

ANNEXES

- ¹ Andreas Sàs est né en Hongrie du Sud. Lui et sa famille ont été victimes de l'Holocauste en Hongrie. Une des caractéristiques de la persécution des Juifs en Hongrie était qu'environ un demi-million de personnes ont été déportées à Auschwitz-Birkenau au cours de quelques mois (avril à septembre 1944) et, pour la plupart, y ont été assassinées. Ces meurtres de masse initiés par les Allemands n'auraient pas pu avoir lieu sans la coopération des milices hongroises. C'est la première fois qu'Andreas Sàs raconte ses mémoires de l'Holocauste devant une audience critique. Voir Daniel Gerson, TA Tondokument JZG/19, 27.01.09.
- ² L'interview «TA Tondokumente JZG 19» contient à l'origine des passages de discours et des passages d'interview. L'audience et le Dr. Gerson posent des questions constructives. Cette conversation a été arrangée par thèmes, rédigée et puis complétée par Andreas Sàs.
- ³ Chef suppléant de la Documentation d'histoire juive contemporaine aux Archives d'histoire contemporaine à Zurich depuis 2004.
- ⁴ Libération du camp de concentration d'Auschwitz par l'armée rouge le 27 janvier 1945.
- ⁵ Dans beaucoup d'autres pays, en Pologne ou en Allemagne, ce processus de la privation des droits a duré bien plus longtemps qu'en Hongrie. En Hongrie, cela s'est passé très rapidement. En l'espace de quelques jours, peut-être semaines, on a créé les premiers camps d'accueil et ensuite des ghettos. En quelques instants, des personnes qui vivaient une vie normale se retrouvèrent dans une situation que l'on peut seulement décrire comme les prémices de l'enfer. La particularité de ce développement en Hongrie était cette transition rapide d'une vie bourgeoise et normale à la privation des droits et l'extermination totale. Cf. Daniel Gerson, TA Tondokument JZG/19, 27.01.09.
- ⁶ Au plus tard après la défaite de l'Allemagne à Stalingrad, la Hongrie essaya à se libérer des liens avec l'Allemagne. Pour l'Allemagne, au vu du débarquement allié en Italie, la rupture de l'axe Rome-Berlin qui s'ensuivit et l'avance rapide de l'armée rouge, la Hongrie devint une position militaire et économique importante et l'Allemagne ne voulait la perdre en aucun cas. Pour que la Hongrie ne puisse pas prendre les Allemands à revers, les troupes allemandes occupèrent

le pays jadis allié. L'opération était connue sous le nom de code «Margarethe». La Hongrie perdit ainsi sa souveraineté. Les Allemands renoncèrent à l'installation d'une administration militaire car la volonté hongroise de collaborer était suffisante. Cf. Durucz, Peter: Ungarn in der auswärtigen Politik des Dritten Reiches 1942–1945, Göttingen 2006, S. 159–174 und Bundesarchiv (Hg.): Europa unterm Hakenkreuz. Die Okkupationspolitik des deutschen Faschismus in Jugoslawien, Griechenland, Albanien, Italien und Ungarn (1941–1945), Berlin und Heidelberg 1992, S. 94–101.

- ⁷ Une deuxième série de déportations eu lieu après la prise de pouvoir par les *Nyilaskezes* (fr: Croix fléchées) le 15 octobre 1944. Les crimes du parti national-socialiste de la Hongrie sont en tous points équivalents aux crimes des nazis commis dans les camps de concentration. La méthode d'extermination la plus fréquente était la fusillade avec des mitraillettes de centaines de Juifs qu'on obligeait à marcher au bord du Danube. Mais dans ce monde atroce, il y avait encore quelques lueurs d'espoir. Les tentatives de sauvetage de Lutz ou de Wallenberg en sont des exemples. Wallenberg, un Suédois, et Lutz, un Suisse, commencèrent à distribuer des «passeports de protection» suédois et suisses. Ces derniers étaient valables pour émigrer de Hongrie en Palestine. Il a été possible de rassembler dans quelques maisons à Budapest les personnes qui avaient de tels passeports. Une fois, une de ces maisons a été vidée par les *Nyilaskezes* et ses occupants ont été pendus au bord du Danube. Cf. Andreas Sàs, TA Tondokument JZG/19, 27.01.09.
- ⁸ Le kommando spécial travaillait à proximité immédiate des crématoires et des chambres à gaz. Ils étaient présents quand les personnes entraient dans la chambre à gaz et c'était eux qui mettaient en marche les crématoires. Ce groupe spécial de prisonniers avait, du point de vue matériel – alimentation et vêtements – de meilleures conditions. Mais en général, on les gazait après quelque mois et on les remplaçait par de nouveaux hommes encore costauds. Vers la fin 1944, il y eu des actions de résistance. Quelques hommes du kommando enterrèrent des photos pour les conserver pour la postérité. D'une manière impressionnante, les photographies témoignent des événements concrets de ces derniers moments.